

LES GOUJU A MONTREAL

(Suite)

IV

LA MI-CARÊME

Gouju n'était pas radicalement guéri de la manie des voyages. La maladie devint au contraire chronique chez lui. L'année suivante à la Mi-Carême, ayant appris qu'on préparait des réjouissances magnifiques, l'envie lui vint de les voir. Et il proposa à sa femme une excursion à Montréal.

La fermière se fit tirer l'oreille. Mais Gouju lui exposa certains avantages au déplacement qui décidèrent la paysanne. Elle finit par consentir, à condition toutefois de ne pas emmener Charlotte dans la "ville."

—L'ami Carême est un ami qui n'a pas besoin de devenir celui de notre fille, dit-elle.

—C'est l'ami de tout le monde, répliqua Gouju, mais nous serons bien assez de nous deux.

Gouju et sa femme débarquèrent donc à Montréal, gare Bonaventure, amenés par un de ces trains, dits de plaisirs, qui mériteraient bien plutôt une qualification opposée, tant les malheureux voyageurs sont empilés dans les boîtes étroites et malsaines.

Le fermier, inquiet comme s'il risquait une aventureuse expédition, tant le chemin de fer lui rappelait de pénibles souvenirs, ne cessa de rouler durant tout le trajet une paire d'yeux effarouchés, pour le plus grand divertissement des voyageurs. Une fois ses souliers ferrés solidement campés sur le pavé de Montréal, il se sentit plus à l'aise et respira bruyamment. Puis sa large face rouge s'épanouit en un sourire béat, fendant sa bouche jusqu'aux oreilles et découvrant une mâchoire aux dents larges et noirâtres.

Devant une glace, Gouju s'arrêta, se mira avec complaisance, pria sa femme de refaire le nœud de sa cravate, — magnifique foulard d'un rouge sang de bœuf semé de fleurs jaunes, — pendant que lui-même, avec la manche de sa blouse, lustrait à rebrousse-poil un chapeau haut de forme à la mode d'il y a vingt ans.

La paysanne, tout ahurie de se voir à Montréal, se cramponnait au bras de son mari, en serrant sur sa poitrine un grand fichu de cachemire bariolé de ramages multico-

lores où le vert dominait. Au bras, elle portait un panier à double couvercle, d'où s'échappaient de temps à autre des gloussements bizarres.

—Mon Dieu ! exclama la bonne femme, y en a-t-il du monde ! C'est pis qu'au Parc Sohmer !

—Ah ! bien ! répliqua Gouju, tu n'es point au bout ! Tu en verras bien d'autres à ce tantôt, sans compter la cavalcade !

—Oui, mais, pour l'instant, il s'agirait d'aller trouver Hortense.

—Le fait est que je commence à me sentir de l'appétit... Voyons, tu as l'adresse sur un chiffon de papier.

—Et là v'là ! Hortense Piédepi geon, cuisinière, rue Craig. Où que c'est, ça, la rue de Craig ?...

Gouju se fit renseigner par un sergent de ville devant lequel il ôta son chapeau qu'il conserva poliment à la main. Une fois fixés, et non sans peine, sur leur chemin, le fermier et sa femme continuèrent de descendre la rue St-Jacques.

—Alors, reprit Mme Gouju, c'est beau ce qu'on va voir ?

—Il paraît, mais le plus beau, c'est de dîner à la table du Maire.

La physionomie rusée de la femme prit une expression de défiance.

—C'est-il vrai, ça, au moins ? fit-elle.

—Dame... bien sûr ! puisque le gargon de chez nous l'a dit... et dans le chemin de fer, les autres aussi ont dit comme lui... Alors ?...

—J'ai pas ben confiance.

—Pourquoi donc que tu as amené ta couple d'oies, alors ?

—Pour voir... Si c'était vrai, tiens ?...

Et les yeux de la paysanne brillèrent.

—Tu vois bien que tu comptes aussi dîner avec le Maire, s'écria Gouju. Pour lors, ça n'a rien d'extraordinaire. Chez lui, il y a des salons très grands... On y peut tenir des cent et des mille ! Il est juste aussi qu'il fasse une politesse à tous ceux qui lui font un petit cadeau... Une paire d'oies, ça vaut bien un dîner, pas vrai ?

—Sûr ! Des bêtes que j'aurais vendues au moins cent sous pièce au marché du chef-lieu !

Au coin de la rue McGill, le couple croisa un groupe d'étudiants.

—Oh ! voyez donc les déguisés ! s'écria un de ceux-ci en éclatant de rire. Sont-ils assez nature ! On les croirait vrais !

—On va bien voir ! renchérit un autre, en s'approchant de Gouju.

Et, l'interpellant sans façon :

—Hé ! l'homme ! cria-t-il, comment vont vos poules ?

Gouju s'arrêta, interloqué. Puis, retirant encore son chapeau avec une exquise urbanité :

—Faites excuse, dit-il, mes poules sont en bonne santé. J'ai point l'honneur de vous connaître à cette heure... mais je vous remercie tout de même...

Devant la face épanouie de Gouju, surmontée d'une tignasse bizarre, tous les étudiants s'abandonnèrent à une bruyante hilarité.

Mme Gouju fronça les sourcils, et, tirant son mari par la manche :

—Viens-t'en, mon homme, dit-elle, c'est de mauvais farceurs qui veulent se gausser de nous !

—Messieurs, prononça dignement Gouju en reposant son chapeau sur son crâne, nous allons déjeuner chez notre cousine Hortense. Bien le bonjour. Serviteur !...

Une vive clameur lui répondit et un étudiant se détacha du groupe.

—Marcel, lui avaient dit ses compagnons, un peu d'éloquence, mon ami. C'est ta partie, à toi, futur avocat de talent ; il s'agit de nous attacher ces croquants ; pendant quelque temps, il nous divertiront.

Marcel s'approcha donc de Gouju comme celui-ci reprenait sa marche, et il le salua très respectueusement, sans se départir d'un sérieux excessif.

—Pardonnez-moi, monsieur, dit-il, mais Mlle Hortense dont vous venez de parler est précisément une ami de ma tante, et comme vous ne me paraissez pas habitué à Montréal, je me ferai un véritable plaisir, si vous le voulez bien, de vous conduire auprès d'elle.

A ces mots, le visage de Gouju s'illumina. Il ne douta nullement des paroles qu'on venait de lui dire.

—Mais, fit-il, si ce n'est point abuser...

—Pas le moins du monde.

Et Marcel prit le bras du fermier. Les autres étudiants suivirent. Au bout de vingt pas à peine, le jeune homme savait tout ce qu'il lui était utile de connaître concernant Gouju et la cousine Hortense.

Plus familier alors, il tapa sur l'épaule du fermier.

—Écoutez, lui dit-il, voulez-vous que je vous donne un avis ?

—Donnez toujours, répondit

Gouju avec un gros rire. C'est des cadeaux qui ne coûtent pas cher. Pas vrai, femme ?

—Sans doute, appuya l'interpellée. Mais que Monsieur fasse vite, car l'heure tourne et nous n'arrivons pas chez Hortense.

—C'est justement à ce sujet que je veux vous parler, reprit Marcel, vous tenez à voir les masques ?

—Oui, bien.

—Et à dîner chez le Maire en échange de vos oies ?

—Encore plus !

—Eh bien, n'allez pas voir Hortense !

—Hein ?

—Je veux dire qu'au lieu de déjeuner chez elle, il vaut mieux lui rendre visite dans la soirée.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il est tard et que vous manquerez le cortège.

—Quel cortège ?

—Celui des gens qui dînent chez le Maire, parbleu !

—Ah ! on se met en... cortège, comme vous dites, pour ça ?

—Sans doute, et par ordre. A un mille, on s'arrête : personne n'est plus reçu... C'est pour ça qu'il importe d'arriver de bonne heure.

—Mais où ça ?

—A la place d'Armes.

—Je ne sais point le chemin de cette place-là.

—Si vous voulez, nous vous conduirons, mes amis et moi.

Gouju se gratta l'oreille droite.

—Qu'est-ce que tu en dis, femme ?

—Je dis que je voudrais voir Hortense... Mais je voudrais dîner aussi à la table du Maire... Je lui apporte de si belles bêtes, à cet homme !

—Alors, reprit Marcel, suivez mon conseil.

Gouju se gratta l'oreille gauche. Puis, brusquement décidé, comme un homme qui, pris entre deux dangers, choisit le moindre, il s'écria :

—Eh bien, allons-y !

(A suivre)

NOUVELLES CHANSONNETTES
DÉFINITIVEMENT PUBLIÉES

- 285 Les grues.
- 286 Ah ! la pauvre fille.
- 287 Ah ! quell' cigarette.
- 288 Les ingénues.
- 289 Il était 3 petits soldats.
- 290 Vive la rose.
- 291 Oh ! la ! la !
- 292 On peut s'tromper ça.
- 293 Pas grand'chose et pas beaucoup.
- 294 Un air de clarinette.
- 295 The man who broke the Bank at Monte Carlo.

Prix, 10 cts.

En vente au Bureau du CANARD,
1788 Ste-Catherine, Montréal.

Boulevard St-Lambert